

—Impossible ! dit Charlot. Tu vois bien, c'est fini...
 —Il y a les lucarnes !
 —Oui, tu a raison. On pourra peut-être... Elles ne sont pas haut placées et du toit on peut sans danger se laisser tomber dans le jardin potager.

Cependant il leur fallut, pour y atteindre, rouler une cuve jusqu'à la muraille et par-dessus la cuve accumuler des outils, et des planches pour la surélever encore.

Bertine souleva le carreau par la tige de fer et accrocha celle-ci à un clou.

—Passe la première, Bertine.

—Non, c'est toi, mon Charlot.

—Passe, Bertine, passe, nous n'avons pas de temps à perdre.

Elle obéit, se coula par la lucarne.

Heureusement, la jeune fille était frêle ; elle passa.

Charlot, aux aguets, et qui s'était hissé à son tour, entendit le bruit sourd que faisait la jeune fille en tombant sur la terre amollie par les pluies.

—Tu ne t'es pas fait de mal ?

—Non, rien du tout. A ton tour, Charlot, viens vite.

Alors il essaya. Mais il était plus fort que Bertine. La lucarne était étroite. Les épaules du jeune garçon étaient trop larges. Il faisait de vains efforts. Il peinait. Il se meurtrissait.

Il murmura :

—Je ne pourrai jamais.

—Mais il y a une seconde lucarne dans l'écurie.

—Je la connais, elle est encore plus étroite.

—Mon Dieu, comment faire ?

—Sauve-toi. J'aviserais.

—Je ne veux pas m'en aller sans toi.

—Ce serait de la folie. Cela ne m'empêcherait pas d'être arrêté.

—Je partagerai ton sort.

—Je serai bien plus malheureux puisque je saurai que tu souffres comme moi. Tandis qu'au contraire, si tu es libre, cela diminuera ma peine.

—Ne peux-tu vraiment me rejoindre ?

—Écoute, avec une pioche, je vais essayer d'enlever une pierre du mur. Alors, je pourrais passer.

—C'est bien cela, mon Charlot, fais vite.

—Obéis-moi, obéis-moi bien, Bertine, comme tu m'obéis toujours.

—Que veux-tu que je fasse, mon Charlot ?

—Tu vas aller m'attendre dans le bois, au coin du chemin blanc qui monte, sous le charme... C'est là que tu venais causer avec moi quand je gardais mes moutons dans la plaine.

—Et après ?

—Aussitôt libre, j'accours. Après, le bon Dieu nous aidera.

—Mais si tu ne réussis pas à sortir ?

—Ne crains pas cela... va... va vite... tu n'es pas en sûreté ici...

—A tout à l'heure !

—Oui ! oui ! à tout à l'heure !

Et, en voyant disparaître dans les ténèbres la silhouette vague de la jeune fille, Charlot soupira, des larmes dans les yeux.

Il lui sembla que l'on arrachait son cœur.

—Du moins, murmura-t-il, elle sera sauvée, si je ne puis me tirer de là ! Et Bertine sauvée, c'est le principal.

Aussitôt il se mit à l'œuvre.

Il alla chercher une pioche et tenta de desceller une pierre. Ce n'était pas chose difficile ; bientôt les gravois et les lattes se déchirèrent, laissant le mur à jour et la pierre basculait.

Encore un effort et il allait pouvoir s'élançer au dehors et courir à la recherche de sa petite amie.

Mais au même moment la porte s'ouvrait.

Il n'eut pas le temps de pousser la pierre et, afin qu'on ne le surprit pas dans sa tentative de fuite, il se hâta de dégringoler.

—Charlot ! appela Blaise.

Il ne répondit pas. Il était trop ému pour prononcer un mot.

—Charlot, où es-tu ?

Le jeune garçon s'avança, Blaise le prit par le bras.

—On te demande.

Charlot soupira. C'était fini de la liberté.

Et Bertine qui l'attendait, qu'allait-elle devenir ?

Dans la cour qu'il traversait docilement, il interrogea Blaise.

—Tu ne sais pas ce qu'on désire de moi ?

—Oh ! des renseignements, va. Comme c'est le vagabond qui a assassiné le père Violaines et que c'est toi qui l'as introduit à la Pierre-de-Marbre on va te demander où tu l'as connu et des choses du même genre...

Blaise s'arrêta devant la porte de l'écurie.

—Où vas-tu ? fit Charlot.

—On m'a demandé d'amener Bertine aussi.

—Bertine ! appela le domestique.

Rien ne répondit.

—Elle dort comme un pieu ! fit Blaise.

Et il allait entrer, quand Charlot l'en empêcha.

—C'est inutile, Blaise.

—Pourquoi ?

—Bertine n'est plus là...

—Allons donc ! fit l'autre, Elle ne s'est pas envolée par le trou de la serrure et comme j'avais fermé la porte et la sienne tout à l'heure, quand nous sommes venus chercher le vagabond..

—Elle est partie par une lucarne.

Blaise constata rapidement l'absence de Bertine, sans lâcher son prisonnier.

—En voilà une histoire ! Arrive alors, dit-il rudement.

Il le poussa dans la chambre où attendait Milberg.

Marie-Thérèse était restée là.

On avait transporté le cadavre dans une chambre voisine. On avait allumé une bougie près du lit, sur une table de nuit, et la tête raidie du vieux paysan était tournée vers les gens qui entraient.

—Voici Charlot, monsieur le juge ! dit Blaise.

Milberg s'adressa à Marie-Thérèse.

—Vous m'aviez également parlé d'une jeune fille ?

—Bertine...

—Je vous avait dit d'amener Bertine, fit Milberg à Blaise.

—Malin celui qui la retrouvera, monsieur, dit le domestique. Elle court les champs, c'est Charlot qui lui a donné la clef.

—Est-ce vrai ? demande Milberg à Charlot.

—Oui, monsieur, répond celui-ci sans hésiter. J'ai bien compris qu'on allait nous arrêter et qu'on nous ferait de la peine. Avec Bertine, j'ai voulu me sauver. Elle en a eu le temps. Moi, pas.

—Vous êtes donc coupables puisque vous redoutiez la justice ?

Blaise était ressorti, Charlot se tenait debout devant Milberg.

Il était profondément triste, découragé, mais intimidé, point. Il regardait le magistrat de ses doux yeux clairs, ses yeux qui étaient si souriants et si pleins de tendresse quand ils se reposaient sur Bertine... Sa physionomie trahissait l'honnêteté, la franchise, et le magistrat, douloureusement surpris, se demandait :

—Est-il possible que celui-là soit aussi criminel ?

Mais Charlot était un ami de Borouille ! Comment ne serait-il pas corrompu ? Depuis trop longtemps il côtoyait le vice ! Il était tombé !... A quel âge l'infamie recrutait-elle donc ses héros ? Et le bague allait-il être peuplé bientôt de meurtriers n'ayant même pas vingt ans ?

Voilà ce qu'il pensait, Milberg, devant Charlot.

Et malgré tout, sans doute, son visage n'exprimait aucune dureté, mais plutôt de la bienveillance, car Charlot n'avait pas peur de lui ; au contraire, cet homme l'attirait. Peut-être, sans le drame intime, atroce qui venait de bouleverser sa vie, le magistrat eût-il eu, pour le camarade de Borouille, la sévérité implacable du juge devant le criminel, mais il se sentait coupable lui-même dans le lointain de son passé. Il venait de tant souffrir, en quelques minutes, qu'il comprenait maintenant la souffrance des autres et y compatissait. Et en dépit de tout ce qui le prévenait contre Charlot, son cœur, torturé de remords, s'élançait vers le jeune garçon, prêt à l'accueillir, prêt à le sauver. Et c'était ce sentiment bien visible que l'ami de Bertine devinait confusément. C'était cela qui lui donnait confiance. Et comme cette confiance ne pouvait venir sans une détente complète des nerfs, c'était cela qui tout à coup le fit fondre en larmes.

—Pourquoi pleurez-vous, mon enfant ? dit Milberg.

—Je ne sais pas, monsieur, dit Charlot sanglotant, j'ai envie de pleurer, parce que je suis très malheureux et que cela me fait du bien... laissez-moi, monsieur, laissez-moi...

Marie-Thérèse le considérait avec attendrissement.

Et son regard disait à Milberg ce que Milberg pensait :

—Celui-là n'est pas coupable !

L'interroger, c'était bien inutile. Inutile de le presser de ces questions fatigantes, serrées, habiles, qui amènent l'aveu sur les lèvres des criminels ! Inutile de le menacer ! Inutile de lui tendre des pièges !

Milberg n'avait qu'à attendre.

Charlot était prêt à déverser son cœur.

Et le magistrat, avec douceur, demande :

—Vous avez beaucoup de choses à me raconter, n'est-ce pas mon enfant ?

—Oh ! oui, beaucoup, beaucoup, monsieur, dit Charlot à travers des sanglots nerveux.

—N'ayez pas peur de moi, je suis votre ami.

Son ami ! Cet homme, doué d'une si grande puissance qu'il avait presque droit de vie et de mort !

Il raconta sa vie toute entière, cette triste vie que nous connaissons depuis l'entrée de Charlot chez la Berlaude. Il dit que ses parents étaient morts et qu'il était passé de ménage en ménage jusqu'au jour où, à l'âge de quatre ou cinq ans, avec Criquet, qu'il était âgé de sept ans à cette époque, on les avait envoyés au dépôt de la préfecture. Il y avait quatorze ans de cela. Il avait dix-neuf ans maintenant, bien qu'il n'en parût que quinze !

Il dit quelle avait été son existence pendant qu'il appartenait à l'Assistance publique, comment il avait fait la connaissance de